



Lycée voie(s)	Générale	Technologique	Professionnelle	Enseignement Commun
	CAP	Seconde	Première	De spécialité Optionnel
Terminale				
Français				

La Peau de chagrin : textes complémentaires

Honoré de Balzac, *La Peau de chagrin*

« Parcours : « Les romans de l'énergie : création et destruction »

Référence au programme national d'œuvres pour l'enseignement de français

La Peau de chagrin de Balzac et son parcours associé « les romans de l'énergie : création et destruction » sont inscrits au programme national de la classe de première générale, pour l'objet d'étude le roman et le récit du Moyen Âge au XXI^e siècle, à compter de la rentrée 2021 (programme national d'œuvres pour l'enseignement de français à compter de la rentrée scolaire 2022).

« Le choix des textes composant les parcours associés est à l'initiative du professeur, dans le cadre du programme en vigueur. Ces textes ne font pas tous nécessairement l'objet d'une explication ; certains d'entre eux peuvent être étudiés selon une perspective plus large. » (Programme de français de première des voies générale et technologique)

Les textes ci-dessous ont valeur de proposition.

Répartis en deux groupements possibles, ils sont centrés sur des personnages emblématiques.

Le parcours « les romans de l'énergie : création et destruction » à travers des textes du XIX^e siècle

Texte 1

Alexandre Dumas, *Les Trois Mousquetaires*, 1844 (chap. V).

L'épisode est resté célèbre : alors que le jeune et fougueux Gascon d'Artagnan s'est engagé dans trois duels contre les mousquetaires du roi, Athos, Porthos et Aramis, les hommes de Richelieu les surprennent et s'apprêtent à les arrêter.

— Ils sont cinq, dit Athos à demi-voix, et nous ne sommes que trois ; nous serons encore battus, et il nous faudra mourir ici, car, je le déclare, je ne repars pas vaincu devant le capitaine.

Alors Porthos et Aramis se rapprochèrent à l'instant les uns des autres, pendant que Jussac alignait ses soldats.

Ce seul moment suffit à d'Artagnan pour prendre son parti : c'était là un de ces événements qui décident de la vie d'un homme, c'était un choix à faire entre le roi et le cardinal, et ce choix fait, il fallait y persévérer. Se battre, c'est-à-dire désobéir à la loi, c'est-à-dire risquer sa tête, c'est-à-dire se faire d'un seul coup l'ennemi d'un ministre plus puissant que le roi lui-même, voilà ce qu'entrevoit le jeune homme, et, disons-le à sa louange, il n'hésita point une seconde. Se tournant donc vers Athos et ses amis :

— Messieurs, dit-il, je reprendrai, s'il vous plaît, quelque chose à vos paroles. Vous avez dit que vous n'étiez que trois, mais il me semble, à moi, que nous sommes quatre.

— Mais vous n'êtes pas des nôtres, dit Porthos.

— C'est vrai, répondit d'Artagnan, je n'ai pas l'habit, mais, j'ai l'âme. Mon cœur est mousquetaire, je le sens bien, monsieur, et cela m'entraîne.

— Écartez-vous, jeune homme, cria Jussac, qui sans doute à ses gestes et à l'expression de son visage avait deviné le dessein de d'Artagnan. Vous pouvez vous retirer, nous y consentons. Sauvez votre peau ; allez vite.

D'Artagnan ne bougea point.

— Décidément, vous êtes un joli garçon, dit Athos en serrant la main du jeune homme.

— Allons, allons, prenons un parti, reprit Jussac.

— Voyons, dirent Porthos et Aramis, faisons quelque chose.

— Monsieur est plein de générosité, dit Athos.

Mais tous trois pensaient à la jeunesse de d'Artagnan et redoutaient son inexpérience.

— Nous ne serions que trois, dont un blessé, plus un enfant, reprit Athos, et l'on n'en dira pas moins que nous étions quatre hommes.

— Oui, mais reculer ! dit Porthos.

— C'est difficile, reprit Athos.

D'Artagnan comprit leur irrésolution.

— Messieurs, essayez-moi toujours, dit-il, et je vous jure sur l'honneur que je ne veux pas m'en aller d'ici si nous sommes vaincus.

— Comment vous appelle-t-on, mon brave ? dit Athos.

— D'Artagnan, monsieur.

— Eh bien ! Athos, Porthos, Aramis et d'Artagnan, en avant ! cria Athos.

— Eh bien ! voyons, messieurs, vous décidez-vous à vous décider ? cria pour la troisième fois Jussac.

— C'est fait, monsieur, dit Athos.

— Et quel parti prenez-vous ? demanda Jussac.

— Nous allons avoir l'honneur de vous charger, répondit Aramis en levant son chapeau d'une main et tirant son épée de l'autre.

— Ah ! vous résistez, s'écria Jussac.

— Sangdieu ! cela vous étonne ? dit Porthos.

Et les neuf combattants se précipitèrent les uns sur les autres avec une furie qui n'excluait pas une certaine méthode.

Athos prit un certain Cahusac, favori du cardinal ; Porthos eut Biscarat, et Aramis se vit en face de deux adversaires.

Quant à d'Artagnan, il se trouva lancé contre Jussac lui-même.

Le cœur du jeune Gascon battait à lui briser la poitrine, non pas de peur, Dieu merci, il n'en avait pas l'ombre, mais d'émulation ; il se battait comme un tigre en fureur, tournant dix fois autour de son adversaire, changeant vingt fois ses gardes et son terrain. Jussac était, comme on le disait alors, friand de la lame et avait fort pratiqué ; cependant il avait toutes les peines du monde à se défendre contre un adversaire qui, agile et bondissant, s'écartait à tout moment des règles reçues, attaquant de tous côtés à la fois, et tout cela en parant en homme qui a le plus grand respect pour son épiderme.

Enfin cette lutte finit par faire perdre patience à Jussac. Furieux d'être tenu en échec par celui qu'il regardait comme un enfant, il s'échauffa et commença à faire des fautes. D'Artagnan, qui, à défaut de la pratique, avait une profonde théorie, redoubla d'agilité. Jussac, voulant en finir, porta un coup terrible à son adversaire en se fendant à fond ; mais celui-ci para prime, et tandis que Jussac se relevait, se glissant comme un serpent sous son fer, il lui passa son épée au travers du corps. Jussac tomba comme une masse.

D'Artagnan jeta alors un coup d'œil inquiet et rapide sur le champ de bataille.

Aramis avait déjà tué un de ses adversaires ; mais l'autre le pressait vivement. Cependant Aramis était en bonne situation et pouvait encore se défendre.

Biscarat et Porthos venaient de faire coups fourrés : Porthos avait reçu un coup d'épée au travers du bras, et Biscarat au travers de la cuisse. Mais comme ni l'une ni l'autre des deux blessures n'était grave, ils ne s'en escrimaient qu'avec plus d'acharnement.

Athos, blessé de nouveau par Cahusac, pâissait à vue d'œil, mais il ne reculait pas d'une semelle : il avait seulement changé son épée de main, et se battait de la main gauche.

D'Artagnan, selon les lois du duel de cette époque, pouvait secourir quelqu'un ; pendant qu'il cherchait du regard celui de ses compagnons qui avait besoin de son aide, il surprit un coup d'œil d'Athos. Ce coup d'œil était d'une éloquence sublime. Athos serait mort plutôt que d'appeler au secours ; mais il pouvait regarder, et du regard demander un appui. D'Artagnan le devina, fit un bond terrible et tomba sur le flanc de Cahusac en criant :

— À moi, monsieur le garde, ou je vous tue.

Texte 2

Émile Zola, *Au Bonheur des Dames*, 1883 (chap. III).

Octave Mouret a fondé le grand magasin «Au Bonheur des Dames» ; le personnage expose ici ses innovations commerciales.

— Eh ! dit enfin Mouret, quand il put parler, on vend ce qu'on veut, lorsqu'on sait vendre ! Notre triomphe est là.

Alors, avec sa verve provençale, en phrases chaudes qui évoquaient les images, il montra le nouveau commerce à l'œuvre. Ce fut d'abord la puissance décuplée de l'entassement, toutes les marchandises accumulées sur un point, se soutenant et se poussant ; jamais de chômage, toujours l'article de la saison était là ; et, de comptoir en comptoir, la cliente se trouvait prise, achetait ici l'étoffe, plus loin le fil, ailleurs le manteau, s'habillait, puis tombait dans des rencontres imprévues, cédait au besoin de l'inutile et du joli. Ensuite, il célébra la marque en chiffres connus. La grande révolution des nouveautés partait de cette trouvaille. Si l'ancien commerce, le petit commerce agonisait, c'était qu'il ne pouvait soutenir la lutte des bas prix, engagée par la marque. Maintenant, la concurrence avait lieu sous les yeux mêmes du public, une promenade aux étalages établissait les prix, chaque magasin baissait, se contentait du plus léger bénéfice possible ; aucune tricherie, pas de coup de fortune longtemps médité sur un tissu vendu le double de sa valeur, mais des opérations courantes, un tant pour cent régulier prélevé sur tous les articles, la fortune mise dans le bon fonctionnement d'une vente, d'autant plus large qu'elle se faisait au grand jour. N'était-ce pas une création étonnante ? Elle bouleversait le marché, elle transformait Paris, car elle était faite de la chair et du sang de la femme.

— J'ai la femme, je me fiche du reste ! dit-il dans un aveu brutal, que la passion lui arracha.

À ce cri, le baron Hartmann parut ébranlé. Son sourire perdait sa pointe ironique, il regardait le jeune homme, gagné peu à peu par sa foi, pris pour lui d'un commencement de tendresse.

— Chut! murmura-t-il paternellement, elles vont vous entendre.

Mais ces dames parlaient maintenant toutes à la fois, tellement excitées, qu'elles ne s'écoutaient même plus entre elles. Madame de Boves achevait la description de la toilette de soirée : une tunique de soie mauve, drapée et retenue par des nœuds de dentelle ; le corsage décolleté très bas, et encore des nœuds de dentelle aux épaules.

— Vous verrez, disait-elle, je me fais faire un corsage pareil avec un satin...

— Moi, interrompait madame Bourdelais, j'ai voulu du velours, oh ! une occasion ! Madame Marty demandait :

— Hein ? Combien la soie ?

Puis, toutes les voix repartirent ensemble. Madame Guibal, Henriette, Blanche, mesuraient, coupaient, gâchaient. C'était un saccage d'étoffes, la mise au pillage des magasins, un appétit de luxe qui se répandait en toilettes jalousees et rêvées, un bonheur tel à être dans le chiffon, qu'elles y vivaient enfoncées, ainsi que dans l'air tiède nécessaire à leur existence.

Mouret, cependant, avait jeté un coup d'œil vers le salon. Et, en quelques phrases dites à l'oreille du baron Hartmann, comme s'il lui eût fait de ces confidences amoureuses qui se risquent parfois entre hommes, il acheva d'expliquer le mécanisme du grand commerce moderne. Alors, plus haut que les faits déjà donnés, au sommet, apparut l'exploitation de la femme. Tout y aboutissait, le capital sans cesse renouvelé, le système de l'entassement des marchandises, le bon marché qui attire, la marque en chiffres connus qui tranquillise. C'était la femme que les magasins se disputaient par la concurrence, la femme qu'ils prenaient au continuél piège de leurs occasions, après l'avoir étourdie devant leurs étalages. Ils avaient éveillé dans sa chair de nouveaux désirs, ils étaient une tentation immense, où elle succombait fatalement, cédant d'abord à des achats de bonne ménagère, puis gagnée par la coquetterie, puis dévorée. En décuplant la vente, en démocratisant le luxe, ils devenaient un terrible agent de dépense, ravageaient les ménages, travaillaient au coup de folie de la mode, toujours plus chère. Et si, chez eux, la femme était reine, adulée et flattée dans ses faiblesses, entourée de prévenances, elle y régnait en reine amoureuse, dont les sujets trafiquent, et qui paye d'une goutte de son sang chacun de ses caprices.

Texte 3

Auguste Villiers de l'Isle Adam, *L'Ève future*, 1886 (chap. VIII).

L'Ève future est considéré comme l'un des premiers romans de science-fiction. Il campe en Thomas Edison un nouveau Pygmalion dont la créature animée est une automate. Thomas Edison est parfois surnommé « le sorcier de Menlo Park », ville du New Jersey où il habitait (rebaptisée « Edison » en son honneur en 1954).

VIII Le songeur touche un objet de songe

« Pourquoi pas ? »

DEVISE DES TEMPS MODERNES.

C'était un bras humain posé sur un coussin de soie violâtre. Le sang paraissait figé autour de la section humérale : à peine si quelques taches pourpres, sur un chiffon de batiste placé tout auprès, attestaient une récente opération.

C'était le bras et la main gauche d'une jeune femme.

Autour du poignet délicat s'enroulait une vipère d'or émaillé : à l'annulaire de la pâle main étincelait une bague de saphirs. Les doigts idéals retenaient un gant couleur perle, mis plusieurs fois sans doute.

Les chairs étaient d'un ton demeuré si vivant, le derme si pur et si satiné que l'aspect en était aussi cruel que fantastique.

Quel mal inconnu pouvait avoir nécessité cette amputation désespérée ? — alors, surtout, que la plus saine vitalité semblait courir encore en ce doux et gracieux spécimen d'un corps juvénile ?

Une pensée glaçante se fût éveillée à cette vue dans l'esprit d'un étranger.

En effet, le grand cottage de Menlo Park, que ses attenances font ressembler à un château perdu sous les arbres, est un domaine isolé. Edison est, au su de l'univers, un expérimentateur intrépide et qui n'est tendre que pour des amis bien éprouvés. Ses découvertes d'ingénieur et d'électricien, ses inventions de tout genre, dont on ne connaît que les moins étranges, donnent en général des impressions d'un positivisme énigmatique. Il a composé des anesthésiques d'une puissance telle, au dire de ses flatteurs, que « si l'un des réprochés avait l'heur d'en absorber quelques gouttes, il deviendrait sur-le-champ parfaitement insensible aux questions les plus raffinées de la Géhenne. » Lorsqu'il s'agit d'une tentative nouvelle, devant quoi reculerait un physicien ? L'existence d'autrui ? La sienne ?

— Ah ! quel savant, digne de ce titre, pourrait, ne fût-ce qu'une seconde, songer, sans remords et même sans déshonneur, à des préoccupations de cet ordre lorsqu'il s'agit d'une découverte ? Edison, à coup sûr moins que tout autre, Dieu merci !

La presse européenne a spécifié de quelle nature sont quelquefois ses expériences. Il ne se soucie que du but grandiose ; les détails ne méritent à ses yeux que le regard dont un philosophe honore toujours trop de pures contingences.

Il y a quelques années, d'après les gazettes américaines, Edison ayant trouvé le secret d'arrêter court, et sans le plus léger encombre, deux trains lancés à toute vapeur à l'encontre l'un de l'autre, sut persuader au directeur d'une compagnie d'embranchement du Western-Railway de tenter et sans retard l'essai du système pour en sauvegarder le brevet.

Les aiguilleurs donc, par une belle nuit de lune, dirigèrent sur une même ligne et lancés avec une vitesse de trente lieues à l'heure, l'un vers l'autre, deux trains gorgés de voyageurs.

Or, les mécaniciens, se troublant, au moment précis de la manœuvre, devant la soudaineté du péril, exécutèrent tout de travers les instructions d'Edison qui, debout sur une hauteur voisine et mâchonnant un régalia, regardait s'accomplir le phénomène.

Les deux trains fondirent comme l'éclair l'un sur l'autre, s'accostant avec un choc terrible.

En quelques secondes plusieurs centaines de victimes furent projetées de tous côtés, pêle-mêle, écrasées, carbonisées, broyées, hommes, femmes et enfants, y compris les deux mécaniciens et les chauffeurs dont il fut impossible de retrouver trace dans la campagne.

— Stupides maladroits! murmura simplement le physicien.

Toute autre oraison funèbre, en effet, n'eût été que superflue. Les panégyriques ne sont pas de son métier, d'ailleurs. — Depuis ce contre-temps, l'étonnement d'Edison est que les Américains hésitent à se risquer en une seconde expérience et, dit-il parfois, « au besoin dans une troisième », — enfin, « jusqu'à ce que le procédé réussisse! »

Le souvenir de tentatives analogues, maintes fois renouvelées, eût constitué, disons-nous, dans l'esprit d'un visiteur, une impression suffisante pour légitimer le soupçon de quelque fatal essai d'une découverte nouvelle, à la vue de ce bras si radieux, ainsi détronqué.

Le professeur peut compléter ce groupement par des textes extraits de :

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, 1830.

En particulier, la fin du roman qui signale l'énergie de Julien Sorel, au moment où il monte sur l'échafaud.

Gustave Flaubert, *L'Éducation sentimentale*, 1869.

Par exemple, le passage qui souligne avec ironie comment Frédéric Moreau découvre sa vocation (I, 4).

Le parcours « les romans de l'énergie : création et destruction » à travers les textes de deux écrivains contemporains

Texte 1

Boris Bergmann, *Nage libre*, Calmann Lévy, 2018, p. 256 sq.

Nage libre est l'histoire d'une profonde amitié entre deux jeunes de la « Zone », un quartier parisien populaire « désormais trop cher pour les gens nés dans le tiroir du bas ». Issa ayant raté son bac, Élie lui propose de le former pour devenir maître-nageur. Le roman est aussi celui d'une initiation à Paris.

Bouger, encore, s'enfoncer dans Paris. Pas loin, un bar. Un ami d'Élie passe des disques. Le bar est bondé, pour prendre un verre il faut traverser une mare de corps en fusion, des mains, des têtes d'hydres gentilles des chevelures et des piercings. Issa a l'impression que ces corps s'additionnent et ne se totalisent pas : tous ces êtres cherchent à *être seuls ensemble*. On a beau se coller, on reste paumé. La musique est très forte pour qu'on ne s'entende pas. Se toucher, se regarder, ces gestes simples deviennent des sortilèges qui brisent l'isolement. Au bar aussi, il faut se battre pour garder quelques centimètres de zinc. Mettre un coude, pour s'imposer. Passer son corps encombré, avant de passer commande. Tenir le verre bien haut pour l'amener en lieu sûr, si ça existe encore. Issa n'a pas le pied marin. Il se fait prendre par le courant, baine alcoolisée, qui l'emmène à gauche, à droite, vers les toilettes puantes, puis enfin au milieu des quelques danseurs, ronde tribale la plus resserrée. Issa y reste planté jusqu'à ce qu'Élie vienne l'exfiltrer. « Trop de monde, on file. »

Enfin, un Vélib', cheval métallique esseulé dans sa clairière. Élie a un compte, « au cas où mon vélo se pète ». Un bip et c'est parti : la selle est trop basse, les freins gémissent et le guidon penche. Pas grave. Issa suit Élie, qui va vite, connaît tous les passages secrets, monte les trottoirs, s'accorde aux gouttières, détourne le sens des rues, se faufille entre les moteurs. Le calme de l'été si long a enfin cédé. La nuit tombe et bouillonne. Les chauffeurs VTC s'engueulent avec leurs clients trop pétés pour les reconnaître - « c'est pourtant marqué sur votre portable ». Élie les insulte, parfois. Coupe des trajectoires. Impose sa géométrie. Il se retourne, vérifie qu'Issa suit, qu'Issa tient bon.

Issa : Ça lui semble facile.

Il flotte.

Après le dernier verre, plus que des lignes droites et des feux verts.

La nuit roule dans ses yeux.

La Seine surgit d'un coup. Le vieux fleuve soupire, et Notre-Dame le rassure. « Laisse couler leurs peines — ce n'est pas la tienne. » Élie lâche le guidon, mime la proue du bateau ivre, se tient bien droit, hurle à la lune qui vient de naître, appelle ses camarades louveteaux et femmes de nuit, se moque des touristes, pousse Issa du bout du pneu. Comme pour le forcer à l'amusement. « Regarde comme c'est beau. Notre ville. Ta ville. »

Texte 2

Nicolas Mathieu, *Leurs enfants après eux*, Actes Sud, 2018, p.131-132.

Été 1992, Anthony a quatorze ans. Pour lui, les vacances, c'est tuer l'ennui. Le roman est celui d'une jeunesse perdue dans la France des villes moyennes et des zones pavillonnaires.

Il courut comme ça un moment, mais il ne savait pas où aller et n'avait pas l'intention de rentrer. Il en voulait à la terre entière. Il n'y a pas si longtemps, il lui suffisait de se taper des popcorns devant un bon film pour être content. La vie se justifiait toute seule alors, dans son recommencement même. Il se levait le matin, allait au bahut, il y avait le rythme des cours, les copains, tout s'enchaînait avec une déconcertante facilité, la détresse maximale advenant quand tombait une interro surprise. Et puis maintenant, ça, ce sentiment de boue, cette prison des jours.

S'il se souvenait bien, la première fièvre l'avait pris pendant un cours de bio. La prof articulait des mots extraterrestres, du genre monozygotes ou scissiparité, et tout à coup, il s'était dit qu'il ne pouvait plus. Capucine Meckert au premier rang. La couleur du linoléum. Son voisin de paillasse. L'odeur de soude et de savonnette qu'on respirait dans les labos du dernier étage. Ses ongles rongés. Cette énergie incessante qui lui brûlait la peau. Il ne pouvait plus, c'est tout. Il avait cherché la pendule sur le mur. Il restait encore une bonne demi-heure de cours et cette demi-heure, soudain, avait pris une amplitude océanique. Alors, il avait tout foutu en l'air, trousse, livres, cahiers, même le tabouret.

Dans le bureau du dirlo, ça ne s'était pas si mal passé. M. Villeminot n'ignorait rien du fonctionnement de ces mêmes enfermés à longueur d'année, en proie à leurs hormones, cornaqués pour obtenir de vains brevets qui les destinaient à des formations plus ou moins prestigieuses, mais qui toutes agissaient comme autant de laminoirs d'où l'on sortait accompli ou bien brisé, c'est-à-dire disponible. M. Villeminot ne s'offusquait plus de ces coups de sang, des pelles qu'on se roule dans les coins, des consommations clandestines de drogues et d'alcool. Il se contentait d'appliquer le règlement, sans colère, sans indulgence, mécaniquement. Anthony en avait été quitte pour trois jours d'exclusion, cette incartade venant après pas mal d'autres.

Dès lors, la vie avait pris un drôle d'aspect. Il arrivait à Anthony de se lever le matin encore plus crevé que la veille. Il dormait pourtant de plus en plus tard, surtout le week-end, ce qui faisait enrager sa mère. Quand les copains le vannaient, il prenait la mouche, répliquait avec ses poings. Sans cesse, il avait envie de cogner, de se faire mal, de foncer dans les murs. Alors il partait faire du vélo avec son walkman sur les oreilles, en se repassant vingt fois la même chanson triste. Soudain, en regardant Beverly Hills à la télé, de hautes mélancolies le prenaient. Ailleurs, la Californie existait, et là-bas, c'est sûr, des gens menaient des vies qui valaient le coup. Lui, il avait des boutons, des baskets trouées, son œil foutu. Et ses parents qui régnaient sur sa vie. Bien sûr, il contournait les ordres et défiait constamment leur autorité. Mais tout de même, ces destins acceptables restaient hors de portée. Il n'allait quand même pas finir comme son vieux, bourré la moitié du temps à gueuler devant le JT ou à s'engueuler avec une femme indifférente. Où était la vie, merde ?